



AU PAYS LIMOUSIN

SOUVENIRS ET LÉGENDES

SUITE

III

Au Moyen âge, Limoges formait deux villes indépendantes l'une de l'autre et chacune était sous une autorité différente. La cité construite au bord de la Vienne dépendait de l'évêque, le château avait pour seigneurs les vicomtes de Limoges. Ce très proche voisinage était souvent l'occasion de violents conflits entre les évêques et les vicomtes. Ceux-là tenant obstinément à leur autorité et à leurs privilèges, ceux-ci étant d'humeur batailleuse et envahissante.

Les femmes parfois ne le cédaient pas aux hommes, et au temps de Saint-Louis apparaissait la turbulente veuve du vicomte Guy VI, Marguerite de Bourgogne, que les vieux chroniqueurs ont stigmatisé du nom de *Marguerite l'enragée*... Elle régentaient la vicomté pour sa fille unique Marie, dont le frêle profil est tout à fait effacé par la hautaine personnalité de sa mère. Après avoir voulu pour gendre un fils de Saint-Louis, l'impérieuse veuve changea d'avis et la jeune fille mit son riche apanage dans la maison de Bretagne, en épousant le fils du duc Jean, Arthur, comte de

Richemont. Ce fut le second de ses fils qui hérita la vicomté de Limoges.

Au x^e siècle, cette vicomté tomba de nouveau d'épée en quenouille et Françoise de Blois l'apporta en dot à Alain, sire d'Albret. Elle fut ainsi l'arrière-grand-mère de Henry IV, qui, devenu roi de France, réunit la vicomté de Limoges à la couronne, et, depuis, la ville porte dans ses armes, avec le chef de saint Martial, les trois fleurs de lys d'or sur champ d'azur.

Au temps du Béarnais de galante mémoire, l'institution du reportage n'existait pas, mais il y avait nombre d'hommes pour raconter dans les chroniques des monastères et dans les livres de raison des chefs de famille, les événements grands ou petits ; avec un peu d'imagination, nous pouvons donc nous figurer assister à

l'entrée de Henry IV dans sa bonne ville au mois d'octobre 1605.

Le 12, le roi qui s'était arrêté à Bellac où il avait reçu l'hospitalité du consul Genebrias, arriva le surlendemain à Limoges ; on ne l'attendait pas si tôt et rien n'était prêt pour une réception solennelle ; ce que voyant, le bon roi Henry annonça



SAINT-PIERRE ÉGLISE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. FAISSAT.



qu'il ne ferait son entrée comme roi de France que le 20.

Pendant que tous les corps de métier s'agitaient, se bousculaient, dressant les estrades, les arcs de triomphe, accrochant les tentures, enguirlandant les rues, préparant les habits de gala et les belles toilettes, la corporation des bouchers s'en allait attendre le vicomte-roi à quelques lieues de Limoges, au bourg de Couseix. Celui-ci s'en montra fort content et, pour les remercier, il accorda aux bouchers le privilège de servir d'escorte aux rois de France ou à leurs représentants, lorsqu'ils feraient leur entrée dans la ville.

La Révolution a eu beau dissoudre les corporations, les bouchers de Limoges sont restés une puissance, gardant jalousement leurs anciennes traditions et sous le second Empire, lorsque le cousin de l'empereur, le prince Napoléon, vint visiter la ville, ils réclamèrent si hautement, qu'on dû leur donner dans le cortège leur place traditionnelle.

Les préparatifs de sa réception étant achevés, le roi quitta son logis du Breuil, près de Saint-Michel-des-Lions, et s'en alla dîner à Montjauby, à cinq cents pas environ de la porte de la ville.

En ce temps-là on dînait à midi.

Entouré des princes du sang et des officiers de la couronne, il prit place sur une estrade tendue de riches tapisseries, où un trône drapé de velours violet brodé de fleurs de lys d'or avait été dressé. Alors commença le plus imposant défilé qui se puisse imaginer.

En tête, le clergé des différentes paroisses, les religieux des couvents et abbayes ; puis les troupes divisées en neuf compagnies, chacune avec son drapeau et « ses soldats gentiment accoutrés avec fifres et tambours ». Venaient ensuite cinquante jeunes gens de dix-huit à vingt ans des principales maisons de la ville, portant manteau d'écarlate couvert de clinquant, montés sur des chevaux d'Espagne richement caparaçonnés, avec chacun deux laquais parés de leurs livrées ; devant eux, clairons et trompettes fanfaient.

En arrivant au pied du trône, l'un de ces jeunes gens, Benoist de Compreignac, dit au roi : « Nos vies, nos fortunes, nos volontés sont consacrés à Votre Majesté ».

Et Henry IV, souriant à cette fière et belle jeunesse, répliqua :

« Je reçois vos volontés de pareille affection que vous me les offrez et vous le témoignerez lorsque vous m'en requerrerez ».

« Montés sur des haquenées couvertes de housses trainantes », arrivèrent « les officiers de justice vêtus de leurs longues robes, doublées de damas et de satin, avec bonnet et chaperon, suivis du président et du lieutenant général portant des robes d'écarlate ». Après eux, marchaient « les gagiers de la ville couverts de robes mi-parties rouges et azures, précédant les consuls à cheval, entourés

des estaffiers à pied parés de leurs livrées et de vises. Les notables bourgeois bien parés, deux à deux, accompagnaient les consuls ».

Quand le défilé fut terminé, le roi monta à cheval et se dirigea vers la porte Montmailler, où avait été élevé un arc de triomphe que surmontait une statue colossale « du grand Lemovix, géant venu dans les Gaules du temps où Gédéon jugeait les Hébreux. Il tenait dans la main droite une clef d'argent, de la gauche un cœur enflammé, semblant offrir à Sa Majesté les cœurs et les clefs de la ville ».

Au moment où le roi s'approcha, on vit s'élever une nuée lumineuse, d'où il sortit « un beau jeune enfant en costume d'ange, qui présenta au roi les clefs de la ville, estoffées d'argent doré, entourées de deux serpents en plis et replis si habilement que l'artiste semblait y avoir déployé tout le plus beau de son industrie ».

Sans trop se troubler, l'enfant dit ces quatre vers, qui valaient mieux par l'intention que par la facture :

Avec ces clefs, les biens, voire même la vie
De ce peuple, est acquise à Votre Majesté,
Recevez de bon œil, sire, je vous supplie,
Ce que chacun vous offre avec fidélité.

Alors éclatèrent les salves de bienvenue, puis les consuls, descendant de cheval, prennent le dais qui recouvrait le roi.

Ce dais était de velours bleu, avec un ciel de drap d'argent semé d'étoiles d'or. Et le roi de s'écrier :

— Pareille entrée ne s'est pas vue à Limoges !

— Sire, répond Jehan Martin, prévôt des consuls, Antoine de Bourbon, père de Votre Majesté a été ici magnifiquement reçu.

Mais Henri IV ne voulut pas du parallèle : « Mon père, dit-il, entra ici comme vicomte, il n'y entra pas comme roi de France ».

Et la foule de crier : « Vive le roi ! vive Monsieur le Dauphin ! »

Tout joyeux, le roi répétait : « Ce peuple m'aime. »

La nuit était survenue, nuit d'apothéose magnifiquement éclairée par les rayons de la lune et des milliers de torches et de flambeaux, quand le cortège arriva devant la porte de la basilique de saint-Martial dont toutes les cloches sonnaient joyeusement. Sur le seuil, l'évêque, Mgr Henry de la Marthonie « le prélat le mieux disant du royaume » harangua le roi, puis, tandis que le clergé entonnait le *Te Deum*, Henri IV se dirigea vers le chœur, où l'abbé lui présenta les reliques de l'apôtre de l'Aquitaine.

Le Béarnais avait depuis longtemps suivi l'exemple de Clovis, adorant ce qu'il aurait brûlé jadis et plusieurs fois il baisa les reliques, les faisant toucher à sa croix et à son chapelet.

Après cet hommage rendu au patron vénéré de

la ville, Henry IV sortit de l'église, et s'adressant aux consuls — « Allons maintenant où vous voudrez ! » Et ceux-ci, pour donner satisfaction au peuple avide d'acclamer son roi, lui firent faire un long détour pour le ramener à son logis du Breuil.

Le lendemain, les consuls présentèrent au souverain deux médailles commémoratives avec cette inscription : « *A Henri IV très chrétien, héros très vaillant, très clément, le Sénat et le peuple de Limoges.* »

Ces médailles étaient de véritables chefs-d'œuvre exécutés par de célèbres graveurs limousins, les Masbaraud. Le roi voulut les voir pour les complimenter et, peu de temps après, il les appelait à Paris et les installait au Louvre.

C'était à dessein que les Limousins parlaient au roi de sa clémence, car plusieurs membres des plus grandes familles de la province se trouvaient mêlés aux intrigues du maréchal de Biron et du duc de Bouillon.

Effrayés par l'exécution du maréchal, les moins compromis s'empressèrent de faire leur soumission pendant le séjour du roi à Limoges ; les autres cherchèrent à s'enfuir, mais cinq furent arrêtés et aussitôt après le départ du roi, on instruisit leur procès. Ils furent condamnés à mort et, pour rendre l'exemple plus saisissant, la sentence portait que les corps des suppliciés seraient brûlés « dans les arènes » et leurs têtes exposées sur les tours des portes de la ville.

Elles ont disparu, ces antiques bastilles, gardiennes de la cité et du château ; et du vieux Limoges, il ne reste que la cathédrale, les églises Saint-Michel-des-Lions, Sainte-Marie, Saint-Pierre du Queyroix ; la chapelle de Saint-Aurélien, dans le quartier de la Boucherie dont il est le patron ; quelques vestiges de l'ancien collège des Jésuites, devenu le lycée et des monastères de la Visitation et des Bénédictins transformés en casernes.

De bien loin, dominant les riantes prairies qui font à la ville, comme un écrin d'émeraude, apparaît le haut clocher de la cathédrale, une merveille de l'art roman, avec ses pans coupés, ses tourelles octogonales terminées par des pyramidions.

Combien de générations il a vu passer à ses pieds, le fier clocher, depuis le jour où le pape Urbain II franchit son porche à peine terminé, pour consacrer la cathédrale, élevée sur l'emplacement du vieux temple romain, dont Saint-Martial avait fait la première église de Limoges.... Combien de sonneries joyeuses ou lugubres, ses cloches ont envoyées au quatre vents du ciel !..

Le jour commence à baisser, le temps est gris, c'est un jour d'automne, attristant comme tout ce qui s'achève ; la place est silencieuse et déserte.

... Soudain, une rumeur d'avalanche s'élève au milieu de ce silence. Une bande de gamins sortant de l'école fait irruption sur la place ; ils

jouent à la guerre et leurs cris aigus font sursauter dans leurs stalles les vieux chanoines psalmodiant l'office.

J'avais lu le récit de la prédication de la première croisade faite par Urbain II à Limoges, et voici que ces fils d'ouvriers en blouses rapiécées, avec leurs cris de guerre, ressuscitaient dans ma pensée la scène sublime dont les chroniqueurs nous ont transmis le souvenir.

L'imagination, cette folle du logis, est parfois une toute-puissante évocatrice des choses mortes, des hommes disparus dans la nuit du tombeau, et il me semblait voir luire l'acier des heaumes et des cuirasses, resplendir les ornements du Pontife et des neuf évêques qui l'entouraient et, pêle-mêle dans une indescriptible confusion de couleurs, la bure des moines et les manteaux de pourpre des cardinaux, et les nobles dames avec leurs longues robes bordées d'hermines, chargées de broderies, et les bourgeois en leurs vêtements de fête et le serf oubliant la glèbe ; tous unis dans un même élan de foi, dans un même frisson d'enthousiasme. « A un mille de distance, on ne voyait que des têtes d'hommes agenouillés », dit un vieux chroniqueur, et, oubliant l'heure présente, j'avais la vision de cette foule innombrable prosternée sous la main du vicaire du Christ et je croyais entendre le cri de *Dieu le veut !* sortir vibrant de ces milliers de poitrines.

Un gamin qui me bouscule au passage fait évanouir ces souvenirs d'antan, et, franchissant le porche, je vais en chercher d'autres sous les arceaux gothiques de la cathédrale.

Comment l'église consacrée par Urbain II a-t-elle été détruite ? Je ne sais ; mais il n'en subsiste que la crypte avec des peintures du *x^e* siècle, que le temps et les hommes ont respectées.

La cathédrale actuelle fut commencée en 1273. Elle est absolument du même style que Notre-Dame-de-Paris. Les gens du Moyen âge n'avaient pas nos précipitations fiévreuses ; ils travaillaient pour l'avenir, pour leur salut, sans s'inquiéter des années qui s'écoulaient. Il fallut plus d'un demi-siècle pour achever le chœur, une merveille.

Lentement, la cathédrale élevait ses piliers fuselés, ses voûtes hardies, et les roses de pierres fouillées par de patients imagiers s'épanouissaient aux façades des croisillons ; chacun des successeurs de saint Martial se faisant gloire d'ajouter une perfection de détail à l'ensemble de l'œuvre idéale, rêvée par un architecte inconnu.

Et ce fut ainsi jusqu'à Jean de Langeac, qui cumulait la charge d'évêque de Limoges avec celle de grand aumônier de François I^{er}. C'est lui qui fit sculpter le superbe jubé qui, au moment de la Révolution, fut transporté à la porte de l'église. On y sent l'influence de la Renaissance païenne ; à côté des vertus théologiques et cardinales encadrées dans d'admirables ciselures, se trouvent des bas-reliefs représentant les travaux d'Hercule !

Quelques tombeaux ont échappé au vandalisme révolutionnaire ; évêques et chanoines dorment leur suprême sommeil, bercés par le vague murmure des prières qu'ils disaient jadis, lorsque, vivants, ils s'agenouillaient sous les voûtes, qui traçaient si bien l'élan de l'âme vers l'infini...

Maintenant, il fait tout à fait nuit dans la vieille cathédrale, l'Angelus de la fin du jour sonne, les vieux chanoines ont achevé leur office, les cierges sont éteints, il ne reste plus que les lueurs tremblotantes de la lampe du sanctuaire et de la lanterne du sacristain faisant sa ronde ; il me faut fermer le livre de pierres pour revenir aux réalités de la vie, me heurter à cet égoïste *struggle for life* que ne connaissaient pas les hommes d'autrefois.

Quelques pas, et de la cité aux rues silencieuses, bordées de couvents et de maisons basses, habitées par les chanoines ou de vieilles pieuses femmes, je me retrouve dans le nouveau Limoges avec son aspect banal de ville moderne ; ses larges artères toutes sillonnées d'affreux tramways électriques, ses hautes maisons vulgairement luxueuses, sans cachet artistique.

À côté de ces splendeurs vingtième siècle, apparaît comme une antithèse l'église Saint-Pierre-du-Queyroix, si curieuse avec ses six nefs et ses deux beaux vitraux. L'un, du ^{xv}e siècle, est l'œuvre du célèbre peintre verrier Pennicaut ; l'autre a été exécuté en 1875 d'après les cartons de Gustave Doré.

Quelques rues sinueuses et grimpantes entourent encore la vieille église ; c'est le Limoges du temps de Henry IV. Il faut se hâter de le voir, il disparaîtra bientôt sous la pioche des démolisseurs, comme vient de disparaître ce logis du Breuil, où habitaient les vicomtes de Limoges, et qui après la réunion de la vicomté à la couronne devint l'intendance, puis la préfecture.

Voici Saint-Michel, dont le clocher de la fin du ^{xiv}e siècle se termine par une boule dorée d'une grosseur énorme : comme l'église est construite sur la hauteur et que cet étrange clocher a cinquante-cinq mètres de haut, on l'aperçoit de fort loin étincelant sous le soleil.

Non loin de là est la rue de la Boucherie, d'un caractère si pittoresque, et la chapelle de Saint-Aurélien (1). À la porte extérieure se trouve une merveilleuse croix du ^{xv}e siècle faite d'un seul bloc de granit, dans lequel un artiste inconnu a sculpté le Christ, la sainte Vierge et les apôtres.

Que de choses encore il resterait à voir, que de souvenirs à raviver dans cette curieuse ville si peu connue... Mais, comme au Juif-Errant, les heures orient : Marche ! marche ! et il faut me hâter si je veux profiter des derniers beaux jours d'automne pour remonter la Vienne si large et si calme à

(1) Le successeur immédiat de saint Martial comme évêque de Limoges ; d'après la légende, c'était un des premiers païens ressuscités.

Limoges, si encaissée à quelques kilomètres de là dans des gorges au fond desquelles elle bondit comme un gave pyrénéen.

IV

Malgré l'école, le régiment, le paysan limousin ne désapprend pas la langue du pays natal, cette vibrante langue d'oc qui fut la langue des Troubadours et qu'admirait Pétrarque. Quand le soleil disparaît derrière les montagnes arides auxquelles les ajoncs et les bruyères font un si merveilleux manteau d'or et de pourpre, quand la

Pâle étoile du soir, messagère lointaine
Dont le front sort brillant des voiles du couchant.

monte dans le ciel d'un bleu de turquoise morte, des chemins escarpés qui, l'hiver deviennent des ruisseaux, s'élèvent de lentes mélodies. Les paroles ont des consonnances sonores que je ne comprends pas toujours ; cette langue d'antan n'est plus qu'un patois, mais les notes mélancoliques et graves sont en parfaite harmonie avec l'intense mélancolie vespérale, dans ce cadre sévère de montagnes, hérissées de gros blocs de rochers noirâtres... et l'on oublie que l'homme qui chante ainsi en ramenant ses troupeaux à l'étable est un rustre, sans autre pensée que d'ajouter un lopin de terre à son « héritage » ou quelques sous au magot qui dort dans un bas de laine caché dans la paille de son lit. On savoure cette poésie des choses, que rien ne traduit, et dont la jouissance est l'aumône divine, jetée par le Tout-Puissant aux pauvres enfants d'Eve chercheurs d'idéal.

Ce sont de vraies églogues que les chansons patoises. Héritier déchu des troubadours, le paysan limousin chante sa mie *Janetou* et ses perfections :

La Berjerra qui m'a tenta
Vrai n'y a pas sa pareira
Di aucun de que leis coutos
Ni de la Franco entetiero (1).

Pour gouverner une maison, la *Janetou* vaut tout l'or d'*Espaniou* ; elle a plus tôt fait cent paires de bas qu'une autre une douzaine ; avant la *piqueta d'au jour* (l'aube), elle fait sa cuisine et quand les hommes sont levés, elle a souvent filé une demi-quenouille ; elle a cent fois plus de beauté que les divines fées vantées dans la fable :

Qu'ei no vraie merveille
Iou deve bientôt l'épousa
E mui d'un s'en desola (2).

Si le fiancé chante sa victoire, les pauvres amoureux éconduits maudissent la cruelle en d'inter-

(1) La bergère qui m'a tenté. — Vrai n'a pas sa pareille. — Dans aucun de ces côtés. — Nidans la France entière.

(2) C'est une vraie merveille. — Je dois bientôt l'épouser. — Et plus d'un s'en désola.

minables strophes: ils ne resteront pas au pays pour la voir marier à un autre et s'en iront à la guerre.

Il y a aussi de poétiques Noël's où les bergers apportent en cadeaux à l'Enfant Jésus et à sa mère les objets en usage en Limousin, entre autre, le *bourrassou*, qui est le petit matelas des berceaux.

Un usage qui s'en va, car il y a maintenant dans les moindres hameaux des cabarets où les hommes vont boire et jouer, c'est la veillée. On se réunit entre voisins et pendant que les vieux somnolent, que les vieilles tricotent autour de la haute cheminée, les jeunesses rient et bavardent à la lueur d'une petite lampe fumeuse qu'on dirait sortie d'un tombeau romain.

Les garçons s'occupent à peler des châtaignes ou à faire des paniers avec de jeunes pousses de châtaigniers, les filles à filer le chanvre ou la laine. Parfois le fuseau tombe et celui qui le ramasse a le droit d'embrasser la fileuse.

On s'embrasse aussi à la fin des bourrées, ces danses au rythme lourd et joyeux, bien autrement pittoresques que nos quadrilles. Ce sont de vraies pantomimes, qu'accompagne de ses notes aiguës un violon ou une musette nommée dans le langage limousin *chabrette*. Le musicien s'appelle un *violonaire* ou un *chabretaire*. Il fait danser dans les auberges et sur les places les jours de fêtes et précède les *novis* (1) dans les cortèges de mariage.

« Digo de Janeto — Veux-tu de louga? — No, no, ma mère — Je veux me marida — Avec un

(1) Mariés.

violonaire — Qui me fera bien dansa » dit la chanson (1).

A côté des fêtes joyeuses, viennent les deuils et leur cortège de lamentations. Le paysan limousin se rattache bien vraiment aux races méridionales: rires ou larmes sont chez lui bruyants et expansifs. Il a même gardé une vague tradition des usages de la Rome païenne dans son culte pour les morts. On habille le défunt de ses plus beaux habits; si c'est une jeune femme, de sa robe de noce et, dans les poches des vêtements, on met des gâteaux et quelques menues monnaies, inconsciente réminiscence de l'offrande à Caron, le passeur du Styx.

Ce qui est bien naïvement chrétien, sans alliage de paganisme, c'est la coutume en se rendant à l'église, d'arrêter le cercueil devant la croix la plus rapprochée de la maison du trépassé et d'y déposer son écuille et une petite croix.

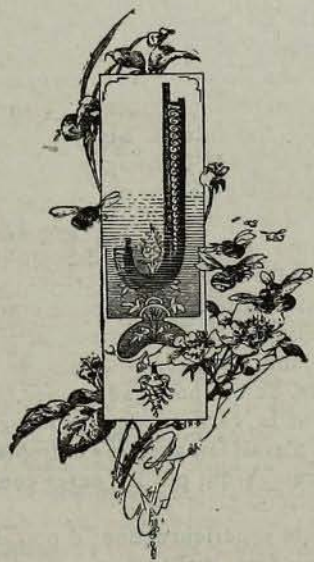
Dans certains carrefours, il y a des centaines de ces écuilles et de ces petites croix auxquelles personne ne touche. Elles se brisent peu à peu, symboles de toutes ces vies brisées par la mort, de tous ces êtres qui dorment sous une motte d'herbes, là-bas dans le cimetière de la paroisse, presque toujours situé à mi-côte d'une colline.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Dis-donc, Janette, veux-tu te louer (comme domestique)? — Non, non, ma mère — Je veux me marier.

SILENCE



Je me tairai, mon Dieu; rien ne peut m'attendrir,
Mon silence apaisé vous parle et vous adore.
Frappez! Je me tairai pour vous louer encore,
Puisque prier le mieux, c'est me taire et subir.

Mes larmes n'auront pas de peine à se tarir.
Elles n'ont pas coulé sur mon silence grave;
Mon visage sourit, puisque mon être est brave
Et ne se détend pas en l'espoir de guérir.

J'accepte d'endurer, acceptant de sentir;
J'accepte d'épuiser l'amertume des choses;
J'ai les deux bras levés et les paupières closes,
Comme un soldat de pierre au tombeau d'un martyr.

Pour que le désespoir ne la vienne flétrir,
Je courbe sous la croix ma douleur accueillie;
En marchant le front haut et l'âme recueillie,
J'ai l'orgueil de me taire et l'honneur de souffrir.

JEAN DE L'ÉTOILE.



FLEURS FANÉES

SUITE

V



R tandis que Marthe d'Elven s'abandonnait à la douceur de sa contemplation, Marcel de Bohério, de son côté, se livrait à tous les transports de sa joie.

C'était un singulier garçon que cet officier de marine. Il sortait d'une lignée bretonne que la mer avait, en quelque sorte, enfantée, puisqu'elle avait pris naissance à la pointe la plus extrême de l'Aber-Vrac'h, sur cette côte de Brignogan, jadis terre des naufrageurs, des *pagans*, comme on les nomme encore. En des temps très lointains, les Bohério, descendants des premiers comtes de Léon, avaient équipé des flottilles, couru sus aux Normands, ces farouches pirates qui s'intitulaient eux-mêmes « Rois de mer » ; pris la croix avec les fils de Tancrède de Hauteville, guerroyé en Italie, en Espagne, dans la Terre-Sainte, poussé de redoutables incursions en Angleterre et écrit de leur sang les noms de cinquante d'entre eux à toutes les pages des annales nationales.

Puis leur vaillance s'était assouplie, régularisée. Ils avaient servi la Bretagne et ses ducs, la France et ses rois, aux côtés de Kerret-Barbenoire, de Prigent de Coëting, de Primoguet et des rudes corsaires malouins. D'aucuns avaient quitté le pont de leurs galères pour le plancher des vaches et occis des Saxons à la suite de Du Guesclin, de Clisson, d'Arthur de Richemont.

Bref, la race comptait dix siècles pour le moins de noblesse avérée et, selon le dire de l'un de ses représentants, avait teint, goutte à goutte, de son sang le champ de gueules de son écusson.

Marcel était présentement le plus jeune et aussi le dernier survivant de la branche aînée des Bohério. Son père, le contre-amiral de Bohério, avait dû quitter la marine à la suite d'une terrible blessure reçue à l'attaque des forts du Min, pendant la campagne de 1885. Il s'était retiré plein de tristesse et avait porté longtemps le deuil de cette

retraite prématurée, car il était jeune encore, n'ayant pas atteint la soixantaine. Veuf et ne possédant qu'un fils, il avait reporté sur celui-ci toute son ambition et toutes ses tendresses.

L'éducation de Marcel avait été très forte. Élevé sur les côtes de Bretagne, dans la seule compagnie de son père, il avait reçu de bonne heure le dépôt d'honneur et de loyauté que tous les Bohério s'étaient successivement transmis. En vrai fils de l'héroïque Armor, il unissait à l'entêtement proverbial de sa race ce sentiment poétique qui y rehausse d'un éclat particulier le courage indomptable de ce peuple jamais conquis, donné de lui-même à la France.

Marcel de Bohério avait la candeur et la piété d'une jeune fille. Son beau visage aux lignes allongées, à la blancheur mate, dorée par le hâle du soleil et de la mer, était éclairé par deux grands yeux verts pleins d'une mélancolie hautaine. Il méprisait le monde, fuyait les réunions bruyantes, passait des heures à rêver sous le ciel, en face de l'océan sans bornes qui bat les roches dures de Saint-Mathieu à la pointe de Primel. Il aimait passionnément sa carrière, tout en déplorant que ce qu'on nomme les progrès de la civilisation eussent supprimé la « lettre de course » à laquelle nous avons dû tant de marins fameux, dont le dernier fut le Malouin Robert Surcouf.

Il n'attendait qu'une occasion de se signaler en l'une de ces circonstances propices à l'essor de l'énergie et du génie individuels. Bien qu'il n'eût pas encore dépassé le grade d'enseigne, sa valeur et ses aptitudes l'avaient déjà désigné au choix de plusieurs officiers distingués. C'était un peu à contre-cœur, — faute de mieux, — qu'il occupait un poste dans l'escadre de la Méditerranée.

Marcel de Bohério était ce que, dans le monde, on nomme « un timide ». Il n'avait à son actif, — c'est passif qu'il faudrait dire, — aucun de ces succès retentissants, de ces bonnes fortunes tapageuses qui signalent la carrière de beaucoup de jeunes hommes. Il n'avait fait aucune « entreprise » qu'il eût à désavouer et qui pût lui peser comme une chaîne.

Épris d'une beauté supérieure, dont il portait la conception dans son âme enthousiaste, il n'avait rencontré, jusqu'alors, sur son passage, nul visage

de femme qui retint impérieusement ses regards. Les charmes de ses cousines Aline et Paule, bien dignes pourtant de solliciter l'attention, ne lui étaient jamais apparus qu'à travers le voile de leur amitié d'enfance. Elles étaient pour lui des sœurs très aimées, rien de plus, et si bien des sœurs qu'il n'hésitait pas à leur faire part de ses ambitions et de ses rêves.

Bien des fois, les deux jeunes filles, plus accessibles aux séductions du monde, s'étaient complu à railler la « timidité » de leur grand « frère », le poussant à se jeter, lui aussi, dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs compatibles avec sa nature réservée et le peu de loisirs que lui laissait sa laborieuse existence. Elles l'avaient toujours trouvé irréductible, plus amoureux de sa chimère, chaque fois qu'il sortait du brouhaha des distractions mondaines.

A toutes leurs provocations amicales, il se bornait à répondre :

— Non, non, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Découvrez-moi la femme idéale et je m'engage à faire à ses pieds le sacrifice de toutes mes timidités. Cherchez bien. Vous êtes mieux placées que moi pour trouver cet oiseau rare.

Un jour, Paule, impatientée, lui avait répondu :

— Ah ! tu n'es qu'un ours mal léché ! Où as-tu jamais vu que les ours se plaisent à faire la cour aux étoiles ?

Mais, tout de suite, Aline avait rectifié le propos de sa sœur :

— Bah ! ma chère, tu oublies que les ours sont presque des végétariens, qu'ils aiment le lait et sont très friands de miel.

— Ce qui ne les empêche pas de se jeter, à l'occasion, sur une brebis et même de dévorer un bel agneau sans expérience, avait répliqué Paule, ce qui fit rire Mme de Brives.

Une campagne dans l'Atlantique sud et les mers des Antilles retint Marcel deux ans entiers loin des siens. Quand il revint, Aline et Paule avaient atteint l'âge où l'on cherche pour une jeune fille un sérieux « établissement ». Elles étaient pourvues l'une et l'autre d'une dot qui ajoutait à tous leurs autres avantages, et, d'ailleurs, Marcel les trouva plus belles que jamais, ce qu'il n'hésita pas à leur dire avec son ingénuité habituelle.

A l'audition du compliment, Paule s'écria avec impétuosité :

— Puisque tu nous trouves si fort à ton goût, fais ton choix entre nous deux et que ça finisse.

Puis, quand le rire se fut apaisé, Aline, plus sage, ajouta :

— Comment ne vois-tu pas, pauvre sotte, que les éloges de Marcel ne sont que des précautions oratoires pour nous demander si nous avons enfin mis la main sur la « femme idéale » ?

L'enseigne de vaisseau s'inclina en souriant :

— Eh bien, pour cette fois, tu te trompes, ma sage Aline. Je ne viens pas du tout vous parler de

la femme idéale, pour l'excellente raison que je n'ai plus besoin que vous la cherchiez.

— Tu vas nous faire croire que tu l'as trouvée, peut-être ? s'exclama Paule avec une très impertinente ironie.

— Oui, je l'ai trouvée, et je compte vous en parler.

— Ça va être drôle. Je suis sûre que cette idéale créature est une personne de trois mètres cinquante de hauteur, ce qui est la plus sûre marque de sa supériorité sur le reste de notre sexe, qu'elle est maigre au point d'en être transparente, et qu'elle ne se nourrit que de chants et de fleurs.

— Tais-toi, bavarde, répliqua sa sœur. Donne-lui, au moins, le temps de respirer, car il ne respire plus, le pauvre garçon. Je gage même que c'est pour cela qu'il était si ému en entrant, tout à l'heure.

— En effet, avoua Marcel, c'est la cause de mon émotion.

— Et il y a longtemps que tu la portes sur toi, cette émotion ? reprit l'inexorable Paule. Ça ne te fatigue pas.

— Ne plaisante pas, Paulette, supplia le jeune homme, c'est très sérieux.

— Ah ! puisque c'est sérieux, fini de rire. Explique-toi.

En ce moment, Mme de Brives entra au salon. Elle embrassa son neveu.

— Maman, fit gravement Aline, il y a beaucoup de nouveau dans la vie de notre cher cousin. Vous seriez donc aimable de vous joindre à nous pour l'écouter. Ce qu'il va nous dire est plein d'intérêt.

— Je ne demande pas mieux que de l'entendre, répondit la baronne. Cependant, vous me donnerez bien le temps de lui demander de ses nouvelles.

Et elle interrogea l'officier sur sa santé, sur la longue campagne qu'il venait d'achever, sur ses espérances et ses ambitions.

Quand il eût satisfait à sa curiosité amicale, les jeunes filles, impatientes de connaître le reste, revinrent à la charge :

— Maintenant, maman, laissez-le parler tout à son aise, car il va nous raconter comment il a enfin déniché l'oiseau bleu de ses rêves.

— Allons, folle, laisse-le tranquille. Il a bien autre chose à nous apprendre.

— Pas du tout. C'est lui-même qui nous l'a déclaré. Il était très ému en arrivant, et c'est la première confidence qu'il nous ait faite.

Mme de Brives souriait. Elle interrogea son neveu.

— Voyons, Marcel, qu'y a-t-il de vrai dans ce que jacassent ces deux pies.

— Tout est vrai, ma tante, répondit-il en riant.

— Vraiment ? Tu as rencontré la jeune fille rêvée ?

— Je le crois. Du moins, il y a apparence pour que cela soit.

— Alors, tu viens nous annoncer ton prochain mariage ?

— Oh ! pas encore. Les choses n'en sont pas là, il s'en faut !

— Ah ! Comment se nomme cette perle rare ? demanda Paule.

— Son nom ? Ma foi ! je n'en sais rien.

— Tu... n'en... sais... rien ? Mais alors où habite-t-elle ?

— Je ne le sais pas davantage.

Les rires recommencèrent. Ce fut une suite d'interjections, de « oh ! », de « ah ! », diversement prononcés. L'étonnement des trois dames se manifestait avec les plus joyeuses intonations des cordes vocales.

Marcel parvint enfin à s'expliquer. Il raconta l'histoire qu'Alice et Paule devaient narrer à leur tour à Marthe d'Elven, fit le portrait verbal de la charmante inconnue rencontrée par lui à la gare de Lyon, puis, d'un crayon habile, reproduisit sur le papier, avec assez de fidélité, les traits qu'une aussi fugitive vision avait laissés empreints dans sa mémoire.

Alors ce fut le tour des commentaires multiples.

Aux questions succédèrent les réflexions, les objections.

D'abord, les deux jeunes filles déclarèrent que, si l'inconnue répondait au portrait que Marcel venait d'en faire, elle n'était vraiment « pas mal », qu'elle paraissait élégante et distinguée.

Mais, tout aussitôt, M^{me} de Brives intervint pour faire remarquer que ce n'étaient là que des indices très vagues, ne révélant rien sur les origines, la nationalité, le « monde » de la belle inconnue. Elle connaissait assez Marcel pour savoir qu'il n'épouserait ni une étrangère, ni une fille mal née. Ses sentiments, à cet égard, n'avaient pas varié depuis sa prime jeunesse. Il disait alors, très nettement, qu'il n'aurait jamais pour femme qu'une Française, professant ses croyances, partageant ses goûts, ses préférences et même ses préjugés.

Il fallait donc, avant toute démarche, et cette démarche elle-même ne pouvait se faire que le jour où l'on aurait retrouvé la voyageuse, il fallait, disait la baronne, se renseigner exactement sur ces divers points.

— N'importe ! s'écria l'officier. Maintenant que vous avez mon secret, gardez-le bien et faites en sorte de m'aider dans mes recherches. Si dans vos milieux, il vous arrivait de découvrir...

— C'est entendu, répliqua Paulette. Si nous nous apercevons que ta fée fréquente chez nos amies et connaissances, nous mettrons le grappin dessus et nous la garderons jalousement pour toi seul.

On s'était quitté sur cette promesse, et le congé de trois mois de Marcel de Bohério avait pris fin, l'année même s'était achevée, sans que le moindre signe fût venu réconforter le cœur du pauvre amoureux d'une ombre.

Ce fut donc pour lui une allégresse surhumaine qui l'inonda, quand, brusquement, sans avis préalable, sans que rien lui fit seulement pressentir une telle faveur du ciel, il reconnut en Marthe d'Elven l'adorable créature que, quatorze mois plus tôt, il avait vue monter dans un wagon de première classe de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

Si la joie des dames de Brives ne fut pas de même nature que celle de Marcel de Bohério, on peut dire, néanmoins, qu'elle ne fut pas moindre.

En effet, c'était pour elles une satisfaction de famille que de voir leur parent le plus cher, ce Marcel qu'Alice et Paule aimaient comme un frère, choisir précisément pour l'élue de sa tendresse la meilleure amie des deux jeunes filles, leur parente aussi. On s'en réjouit vivement ce jour-là et les jours qui suivirent.

L'officier, en quittant l'appartement du quai Saint-Jean-Baptiste, avait pris le train qui le rapportait au golfe Juan. Il n'avait jamais fait un plus agréable voyage et ce retour à son bord, bien que l'éloignant de Marthe, lui fit l'effet d'une envolée dans le Paradis.

Il y revenait, en effet, sous le plus radieux des crépuscules, ce crépuscule que Marthe, à la même heure, contemplait du balcon de la villa.

En mettant pied à terre, à la station de Juan-les-Pins, Marcel, encore en avance, suivit la route bordée d'arbres qui le conduisait à la plage.

Il prit ce que, communément, on nomme « le chemin des écoliers ».

Et ce nom était justifié en cette circonstance.

N'était-ce pas un écolier, un écolier de l'amour, ce grand garçon, encore naïf à vingt-neuf ans, qui avait traversé les années de la plus fougueuse jeunesse sans rien leur demander des enivrements qu'elles offrent, à la poursuite d'un beau rêve immaculé ? N'était-ce pas un écolier, ce marin qui, depuis plus de dix ans, promenait, sous tous les cieux du globe, la radieuse chimère de son espérance, qui, depuis plus d'une année, était resté fidèle au souvenir d'une inconnue, entrevue, pendant quelques minutes seulement, sur l'asphalte d'un embarcadère ? Et ne l'était-il pas plus encore à cette heure où, tout étourdi du bonheur qui lui arrivait, il s'en allait, avec la démarche d'un enfant qui voudrait gagner du temps sur l'heure de la classe, ralentissant son pas, prêtant l'oreille aux battements de son cœur, demandant à chaque souffle de la brise enivrante un parfum nouveau, une caresse plus suave pour prolonger l'extase de son âme ?

Arrivé sur le boulevard de la Grève, il chercha des yeux une barque.

Il y avait là un vieux pêcheur qui raccommoait ses filets. A quelque distance, une embarcation se balançait mollement sur son grappin.

Marcel s'approcha du bonhomme. Il ne lui parla point du prix uniforme, fixé par l'usage, que

l'on donne aux bateliers de la côte pour ramener à bord les officiers de l'escadre. Celui-ci avait une bonne figure placide et souriante. L'officier lui promit un bon pourboire.

L'instant d'après, il flottait sur une nappe de saphir dont les plis roulaient des paillettes d'or. La brise était trop faible pour gonfler les voiles ; l'homme avait pris les avirons et Marcel s'était assis à la barre.

Véritablement, c'était un enchantement. Jamais la nature ne nous semble plus belle que lorsque nous avons le cœur en joie. Les yeux épris de l'enseigne croyaient découvrir, pour la première fois, les féeriques splendeurs de ce rivage. A la même heure, penchée sur son balcon de pierre, Marthe ressentait les mêmes surprises de la vue et du cœur.

Du côté de la terre, il voyait d'abord le rivage frangé d'or et les villas élégantes se cachant à moitié dans le feuillage terne des oliviers et des pins ; au-dessus les coteaux s'élevaient en molles ondulations, et d'autres villas, d'autres bastides, apparaissaient sur leurs terrasses en gradins. Puis c'étaient les crêtes verdoyantes et, derrière, tout au fond, les cimes neigeuses des Alpes, traçant sur le bleu du ciel leurs arêtes nettement découpées.

Du côté de la mer, c'était le chapelet des vaisseaux, les lourds colosses de fer alanguis dans le repos que leur accordait cette langueur de la nature.

Et c'était vers eux qu'allait Marcel, vers eux qui lui prenaient toute son existence d'homme. Il est vrai qu'il laissait son cœur à la terre.

VI

Le soleil du lendemain se leva radieux pour les deux êtres qui venaient de se rencontrer dans le salon de la baronne de Brives et dont les cœurs, obéissant au commun magnétisme de l'amour, avaient vibré à l'unisson. Doux mystère que celui-là ! Dans quel orbe prédestiné, la loi des rapprochements imprévus, des mutuelles convenances, élabore-t-elle à l'avance l'accord des âmes destinées à s'unir éternellement ?

Marthe était matineuse. Elle avait gardé les saines habitudes du couvent. Elle aimait les prompts réveils, le saut du lit rapide qui, malgré le frisson du premier froid, procure au corps la salutaire secousse du dégagement du cerveau et de la circulation rétablie. Elle avait une prédilection pour les heures suaves de l'aurore, pour l'immersion dans l'atmosphère purifiée par la nuit. Le rose de ses joues et de ses lèvres, la clarté de ses limpides prunelles, gagnaient à ce contact de l'air vivifiant du matin. Depuis qu'elle habitait le Midi, elle avait pris l'habitude des exercices bien-

faisants. Elle courait volontiers la côte, accompagnée de sa femme de chambre. Il lui arrivait d'aller entendre la messe à Cimiez, dans la chapelle des Franciscains, et de contempler, du haut de la terrasse, l'incomparable lever de rideau de ce beau drame surhumain qui se nomme le jour.

Ce matin-là, plus que jamais, elle voulut remercier Dieu de la faveur qu'il lui accordait, du soudain éveil de son âme aux surprises d'un bonheur jusqu'alors inconnu.

Quand elle s'éveilla, la nuit était encore noire. Marthe alluma sa bougie et jeta un coup d'œil interrogateur à sa petite montre d'or, un cadeau de son père. Le bijou ciselé, plus élégant qu'exact, indiquait cinq heures et demie.

Marthe songea qu'il ne ferait pas jour avant une heure et que les domestiques ne seraient pas sur pied avant une bonne demi-heure. Elle hésita à se lever.

Mais le lit lui parut fatigant et amollissant.

Elle éprouvait le besoin du grand air et de la vie, le besoin de respirer à pleins poumons, de donner du mouvement à ses membres reposés.

Elle courut donc avec empressement à sa toilette, se plongea frissonnante dans l'eau glacée et fut toute heureuse de s'apercevoir, quand elle eût terminé ses ablutions, qu'un rais lumineux glissait par la fente des volets.

Elle les ouvrit vivement. Le jour était venu plus tôt qu'elle ne le supposait. Elle se rappela alors seulement qu'on était à la fin de janvier et que, depuis le solstice, le soleil gagnait du terrain sur la nuit.

Il n'était pas encore visible, assurément. Il n'avait pas franchi la borne de l'horizon, au sud-est. Mais déjà une blancheur s'épandait dans l'atmosphère, les objets devenaient distincts. Tout au fond du ciel, au travers des vitres, légèrement embuées, Marthe voyait une grande ligne pâle qui allait s'allongeant de l'orient à l'occident, et, par delà la grille du jardin et la chaussée, sur le quai aux galets claquetants, la mer fumait comme une jatte de lait immense.

— Oh ! fit-elle, joyeusement, je n'aurai pas longtemps à attendre.

Et tordant les lourdes masses de ses cheveux blonds, qu'elle fixa à l'aide d'un peigne d'écaille, elle jeta sur ses épaules un fichu de laine assez commune qui servait à ses promenades matinales.

L'instant d'après, elle était dans le jardin où Fix, un magnifique lévrier sloughi, qu'elle avait élevé dès sa plus tendre enfance, lui souhaita une bruyante bienvenue.

Aux aboiements du chien, une fenêtre s'ouvrit au premier étage.

— Comment, c'est toi, Marthe ? demanda la voix un peu inquiète de M. d'Elven. Pourquoi es-tu levée d'aussi bonne heure aujourd'hui ?

— Parce que je ne pouvais plus dormir, père, répliqua-t-elle.

— Tu n'es pas souffrante, au moins ?

— Souffrante ? Et pourquoi le serai-je, cher papa ?

Un beau rire de cristal, sonnait dans les ondes fraîches de l'air, vint rassurer complètement le père trop prompt à s'alarmer.

Il referma la croisée et descendit à son tour au jardin.

— Je ne te savais pas si matineuse, dit-il gaiement en embrassant sa fille. Sais-tu qu'il ne fait pas encore jour ?

— Mon cher papa, il ne se passera pas dix minutes que le soleil ne dépasse l'horizon. Quant à me trouver matineuse, vous me prouvez par là que vous dormez encore à l'heure où je suis sur pied.

— J'avoue, en effet, que j'ai quelque faiblesse pour mon lit, répondit Pierre d'Elven, et qu'il a fallu mon insomnie de cette nuit pour m'inspirer le goût du soleil levant.

— Vous avez donc passé une mauvaise nuit ? questionna Marthe avec sollicitude, en considérant les traits un peu fatigués de son père.

— Oui, confessa-t-il doucement. Mais, sois sans inquiétude. Ce n'est rien. Je ne suis pas malade. La cause de mon insomnie est d'ordre normal.

Elle n'insista pas sur le sujet. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait sur le front de son père de semblables tristesses. Elle eût bien voulu en connaître la cause, pour les dissiper, si cela était en son pouvoir, mais M. d'Elven n'avait jamais prononcé une parole qui pût la mettre sur la voie.

Et, toutefois, Marthe soupçonnait le motif de cette souffrance morale.

Cette date, le 29 janvier, n'était-elle pas l'anniversaire du jour où, vingt-deux ans plus tôt, jeunes et beaux l'un et l'autre, M. et M^{me} d'Elven avaient, au pied des autels, échangé leurs cœurs avec leurs anneaux ?

N'était-ce pas le souvenir de ce lointain bonheur, devenu aujourd'hui une amertume, qui avait éloigné le sommeil des paupières de M. d'Elven ?

— Papa, dit-elle doucement, sais-tu pourquoi je me suis levée si tôt ?

— Comment veux-tu que je le sache, ma chérie ? Pour devancer le soleil sans doute.

— Oui, mais aussi pour autre chose. Je vais assez souvent, avec Annette, entendre la messe à Cimiez. Je me propose d'y aller ce matin.

— A Cimiez ? Mais c'est une course énorme, petite.

— Sans doute, mais quelle agréable promenade ! Aujourd'hui, moi, j'ai le cœur en fête et je me sens plus reconnaissante envers Dieu que les autres jours. Si vous étiez bien, mais bien gentil, savez-vous ce que vous feriez ?

— Je t'accompagnerais là-bas, au lieu et place

d'Annette ? C'est bien là, n'est-ce pas, ce que tu veux dire, hein ?

— Oui, fit-elle allègrement en se pendant à son cou.

— Eh bien, soit ! J'y prendrai autant de plaisir que toi-même. Mais j'imagine que nous n'allons pas partir à jeun ?

— Non pas, reprit Marthe. Voici, d'ailleurs, tout notre monde qui se lève.

Il leur fallut attendre une demi-heure encore avant le déjeuner.

Mais ils purent jouir du lever du soleil dans toute sa magnificence.

— Prends garde de t'enrhumer, Marthe, disait Pierre à sa fille, en essuyant quelques gouttes de rosée qui venaient de mouiller la vaporeuse chevelure blonde.

— Oh ! voyez donc, père ! s'écria la jeune fille. Comme c'est joli ! Le soleil ne doit plus être bien loin à présent.

Et elle lui désignait, suspendus aux feuilles dentelées des mimosas, les diamants liquides dont les reflets du ciel irisaient les orbes frêles et où tout le prisme du jour se décomposait.

— L'arc-en-ciel réduit en miniature, dit Pierre en souriant. Qui sait si nous ne sommes pas enfermés dans quelque gouttelette de l'infini comme les microbes le sont dans ce petit globe ?

Ils considérèrent la mer, puis l'horizon. Brusquement, Marthe jeta un petit cri de satisfaction.

— Ah ! cette fois, je la vois, je la vois bien, j'en suis sûre.

— Quoi donc ? Que vois-tu si bien ? demanda M. d'Elven.

— La Corse, papa, la Corse. Il n'y a pas de doute. Regardez bien.

— Tu as de fameux yeux, petite. Mais, pour le coup, je vois aussi, et sans avoir besoin de la lorgnette, cette fois.

Ils tenaient leurs yeux fixés sur l'extrême bordure de l'étendue, au sud.

Là, en effet, un peu au-dessus de la ligne des eaux, et comme séparée par une couche de nuages, une tache mauve apparaissait, nettement circonscrite et qu'on ne pouvait aucunement confondre avec les blancs cirrus qui rayaient le firmament profond de leurs stries neigeuses.

Mais ce coup d'œil intéressant ne fut pas de longue durée.

On put voir la ligne des eaux se faire plus claire, puis s'allier étroitement à celle du ciel. La tache mauve s'effaça presque subitement et l'horizon se teinta d'une belle pourpre liquide, pareille à du sang.

Alors le disque enflammé de l'astre sortit peu à peu de l'abîme et darda ses premiers rayons sur la côte où il incendia d'un seul coup, les édifices, et les rochers, les montagnes du décor. Tout flamboya simultanément : vitres, tuiles, grilles dorées, flèches des vitraux de chapelles, et, comme

si elles n'eussent attendu que cette caresse amie, les cloches entonnèrent leur pieux cantique, dans l'air merveilleusement pur.

— Sept heures ! fit Marthe. Le soleil se lève à sept heures à présent.

Ils rentrèrent. Le reste de la féerie, ils le connaissaient.

Lorsque, gaiement, le père et la fille eurent pris le repas du matin en tête-à-tête, M. d'Elven demanda à Marthe :

— Vas-tu mettre beaucoup de temps à ta toilette, chérie ?

— Ma toilette ? Mais elle est faite, cher papa. Le temps de prendre mon chapeau. D'ailleurs, nous n'en avons pas beaucoup à perdre, si nous voulons avoir la dernière messe.

— A quelle heure est-elle cette dernière messe ?

— A neuf heures, mon petit père. Les capucins sont debout depuis quatre heures.

Ils rentrèrent et achevèrent leurs préparatifs. Quelques minutes après, Marthe, pendue au bras de son père, traversait Nice qui s'éveillait et gravissait la montée de Cimiez.

Ils arrivèrent à point nommé pour assister à l'office divin.

M. d'Elven l'entendit avec le plus profond recueillement.

La jeune fille l'observait avec précaution. Elle le vit ainsi, courbé sur son prie-Dieu, la tête entre ses mains, et il lui sembla qu'elle voyait une larme glisser entre les doigts de son père.

Sa ferveur s'en accrût. Ce fut de toutes les forces de sa jeune âme tendre et attachée à ce père qu'elle chérissait, à cette mère absente, vers laquelle s'envolait sa pensée, qu'elle supplia le Dieu protecteur des familles de rassembler autour d'elle, à ce même foyer, les deux êtres qui lui étaient le plus chers.

Et, comme elle faisait cette prière, l'image de Marcel de Bohério se présenta de nouveau à son esprit. Alors son cœur se troubla. Elle craignit d'avoir mêlé un sentiment profane à la pure affection qui la possédait. Et elle supplia le Maître de toutes choses de faire que cet amour si récent, et qui tenait déjà tant de place en son cœur, ne nuisît point à ses premières tendresses, que ce jeune homme, rencontré la veille, ne fût point un obstacle au bonheur de ses parents, dont il n'était pas encore connu.

Certes, c'était bien là le vœu d'une âme inno-

cente. Quelle jeune fille aurait pu prier avec plus de candeur et de soumission aux volontés d'En Haut.

La messe finie, M. d'Elven et sa fille reprirent le chemin de la villa.

Il était neuf heures et demie. Le soleil était déjà haut au ciel, mais ni l'atmosphère ni la terre n'avaient encore dépouillé cette première douceur du matin, qui est comme la pudeur du globe à son réveil.

Au-dessous des deux promeneurs, toute la vallée du Paillon se montrait encore pleine de ces ombres violettes qui donnent aux objets une silhouette vaporeuse, qui allège les plus pesantes formes de leur poids matériel. Les maisons, les monuments, les églises de la ville neuve étaient baignés par cette lumière transfigurante. Tout au bout, sur la mer, la masse sombre du Château se dessinait en tons foncés, tandis que, à ses pieds, le quartier apparaissait ruisselant de clarté crue. Les bâtiments du Casino accusaient un vaste rectangle d'une blancheur laiteuse et, au milieu du square des Phocéens, le kiosque de la musique étincelait, transfusé en or massif.

Marthe et son père s'arrêtèrent un instant pour mieux contempler ce tableau.

A gauche, le panorama se fermait sur les montées du Mont Boron ; à droite, il s'ouvrait à perte de vue, sur les lointains d'Antibes, du golfe Juan et de Cannes, s'arrêtant à son tour aux caps farouches du sombre Estérel.

Tout à coup, M. d'Elven poussa une exclamation :

— Tiens ! l'escadre est arrivée. On ne m'en avait rien dit.

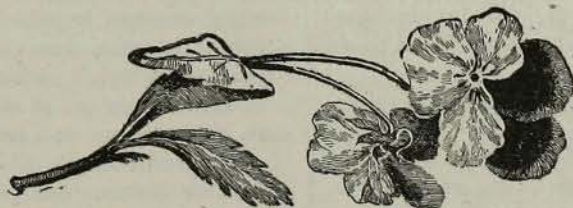
Marthe tressaillit et leva les yeux du côté que désignait son père.

Et elle vit alors comme une suite de points noirs, trouant la brume au fur et à mesure que la lumière les touchait, les masses des grands vaisseaux de fer ancrés au mouillage du golfe.

Et cela lui fut une joie particulière de sentir que son regard pouvait s'étendre jusque-là. Au milieu de cette escadre au repos, sur l'un de ces colosses d'acier, Marcel de Bohério se promenait peut-être, à cette même heure, sur la passerelle ? Peut-être se tournait-il vers Nice et Cimiez tout comme elle se tournait vers le golfe Juan.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)





MADemoiselle MILLIONS

SUITE



CE mot, Luce se leva, mue comme par un ressort, et M^{lle} Philomène, résignée, se hâta d'achever le contenu de sa tasse pour la suivre.

Passant près de M. de Penmarc'h, la jeune fille provocante, le regard mauvais, lui dit avec insistance :

— Venez-vous, Aymeric ?

Il la regarda, désireux de la suivre, craintif de contrarier le patron, partagé entre ces deux sentiments, et très perplexe.

— Je ne sais, dit-il, si M. Rambert n'a pas besoin de moi ?

— Laisse-lui prendre son café et fumer son cigare tranquillement, tu le tyrannises, ce pauvre Aymeric, répondit avec humeur M. Rambert.

— Est-ce qu'il s'en plaint ? demanda-t-elle, hardie.

Il n'osa protester que par un sourire, mais le baron, fâché, reprit :

— Allons ! cela suffit. Pourquoi veux-tu qu'Aymeric t'accompagne ?

— Pour me distraire.

— Ce n'est pas son affaire ; va-t-en et laisse-nous causer.

Elle obéit, furieuse.

D'ordinaire, M^{lle} Philomène, en sa prudente sagesse, ne choisissait pas ces moments-là pour la morigéner, mais, cette fois, elle ne sut résister à la tentation d'une observation faite sur le vif, et passant son bras sous celui de la jeune fille, elle l'emmena dans le petit salon où, s'asseyant près d'elle sur un petit canapé, elle lui dit :

— Je t'en prie, Luce, pour toi, pour ton père, pour moi, ne t'exposes plus, par tes inconséquences, à une humiliation comme celle de tout à l'heure.

— Quelle humiliation ? fit la jeune fille révoltée ; je n'ai pas été humiliée.

— Si, ton père t'a humiliée en te traitant en petite fille mal élevée, et cela t'a été très sensible. Ne dis pas non, je le vois dans tes yeux brillants.

Si tu y avais été indifférente, c'est que tu manquerais de délicatesse, or, je t'en sais beaucoup. Mais convenons-en, chérie, cette leçon, tu ne l'avais pas volée.

— Quoi ? fit Luce, se levant, vous aussi, vous allez me gronder ? Oh ! mais j'en ai assez, vous savez, d'être tenue ainsi en lisières, j'aime mieux retourner au couvent.

— Luce ! dit seulement M^{lle} Philomène, Luce ! Et lui prenant les deux mains, elle la força à s'arrêter devant elle.

— Eh bien quoi, Luce, Luce ? répéta celle-ci exaspérée, qu'avez-vous à me dire encore ?

— Rien ! mon enfant, répondit très doucement M^{lle} Philomène, lui lâchant les mains après l'avoir longuement regardée de ses yeux tendres et pénétrants, et détournant son visage, qu'un nuage de tristesse était venu soudain endeuiller.

Luce, alors, subitement aussi, changea de front et venant de son propre mouvement se rasseoir sur le canapé, dit la première, un peu brusquement, mais déjà avec une nuance de soumission :

— Voyons, marraine, qu'avez-vous ? Je vous ai fait de la peine ?

— Oui, mon enfant.

— Aussi pourquoi me grondez-vous ?

— Parce que c'est mon devoir, Luce, parce que si je n'étais ici que pour t'approuver, te flatter, t'admirer, te laisser faire toutes tes folies et tes inconséquences, il vaudrait beaucoup mieux que je restasse chez moi.

— Comprends pas ? fit Luce, railleuse, mais déjà moins mauvaise.

— Parce que ce serait très mal, très coupable à moi, la tante, la marraine, la sœur de ta pauvre mère, de continuer l'œuvre néfaste qu'ont produite sur toi les amitiés serviles, les soins intéressés, les complaisances indifférentes et les bonnes volontés impuissantes, qui t'ont laissée t'élever à ta guise, dans l'inexpérience de ta jeunesse, et fort mal, il en faut convenir.

— Je sais bien que je suis mal élevée, dit Luce, mais qu'est-ce que cela peut faire ?

— Comment ce que cela peut faire ? Mais tu as en toi, ma chérie, tous les dons de Dieu nécessaires pour être une femme accomplie, et tu les

dédaignes, tu les jettes aux orties, lâchant la bride aux défauts que chacun porte en soi et qui domineront bientôt tes qualités naturelles au point de les étouffer.

— Encore une fois, je ne vois pas quelle importance cela peut avoir que j'aie des défauts, puisqu'en fait de qualités j'ai l'essentielle, celle qui les fait tous oublier.

— Laquelle ?

— Je suis riche, riche à millions : celle-là dispense de tout ; avec elle, on peut se passer de beauté, de vertus, de talents, on est toujours sûr d'être partout au premier rang.

— Luce ! fit M^{lle} Philomène d'un ton de reproche.

— Oui, continua la jeune fille emballée, je parle en toute connaissance de cause. Vous croyez que je n'ai pas d'expérience ; si vous saviez !... Depuis que j'ai l'âge de raison, je vois, plus tard, j'ai observé... Quand j'étais bébé, insupportable, volontaire, mauvaise, je battais mes bonnes et mes gouvernantes. Qu'est-ce qui les faisait rester auprès de moi, me combler de prévenances, de chatteries, m'accorder toutes mes fantaisies, me pardonner, sans m'en reprendre, toutes mes méchancetés ? Quoi ?... La peur d'être renvoyées, de perdre les gages considérables que mon père leur donnait. Quand l'une d'elles avait suffisamment fait sa pelote, quelquefois, le cœur lui manquait devant la difficulté de sa tâche, et elle s'en allait. Mes premiers professeurs avec lesquels je n'apprenais rien, qu'est-ce qui leur faisait déclarer à mon père, lorsque par hasard il s'informait de mes progrès, que j'étais un sujet hors ligne, une intelligence supérieure ? Le désir de toucher longtemps encore leurs cachets à hauts prix. Quand on m'a mise en pension, cela fut le même jeu. Une élève si riche ! avec les suppléments de ceci et de cela qui augmentaient singulièrement les bénéfices, et les cadeaux somptueux que mon père faisait à l'établissement ! Il fallait bien avoir des égards pour elle, ne pas la brusquer, la méconter. Sa présence donnait aussi un certain renom à la « boîte ». Il y a encore des imbéciles pour être flattés que leurs filles soient élevées avec celle de M. Rambert, le richissime industriel, qui, bien entendu, doit choisir pour sa progéniture les meilleures maisons d'éducation. Mes compagnes de couvent, mes amies, j'ai été indigne envers elles toutes ; pourquoi restaient-elles quand même liées avec moi ? Parce que j'étais une petite personne riche, élégante, qui flattait leur vanité, parce que j'avais de l'or plein mes poches, que je payais une taloche donnée, un mauvais tour joué, par un présent de valeur. Parce que, les jours de sortie, je les menais au Bois dans le landau de mon père, et que cela les enorgueillissait encore plus d'être vues avec moi que cela ne les amusait de se promener. Quand je suis allée en Angleterre, le pays de l'argent par excellence, cette jeune lady, *fast*,

very fast indeed, a été prise de suite en haute considération. En Allemagne aussi, la grosse pension que je versais m'a rendue agréable, bien qu'à la fin, d'un côté comme de l'autre, on m'ait trouvée encore plus encombrante que lucrative et qu'on m'ait poliment remerciée, de peur que mon exemple ne pervertisse les puritaines *misses* ou les candides *Gretchen*. Vous disiez, tout à l'heure, marraine, que si j'avais été mal élevée, la faute en était aux amitiés serviles et aux soins intéressés. C'est vrai, et c'est mon argent qui me les a procurés tels ; mais, en revanche, il a été cause que partout, grâce à lui, et grâce à lui seulement, malgré mes grands défauts, on m'a toujours fait fête.

— Et tu crois, Luce, dit M^{lle} Philomène, attristée, que cela continuera ?

— Oui, fit cyniquement la jeune fille. Cet hiver, mon père va me conduire dans le monde, j'aurai les plus belles toilettes, les adorateurs les plus assidus, les plus grands succès. Toutes les mères me voudront pour leurs fils, tous les jeunes gens pour eux-mêmes. J'aurai bien cinq ou six millions de dot ; avec cela on me trouvera charmante, on me courtisera, me fêtera, me recherchera, et, pour me marier, je n'aurai qu'à choisir.

— Et ensuite ? dit M^{lle} Philomène.

— Ensuite ? cela sera toujours la même chose : je serai la femme la plus élégante, la plus heureuse de Paris. J'aurai un mari à mon goût, puisque j'aurai pu me payer celui qui me plaira, une situation superbe, tout ce qui fait le bonheur de ce monde. Allez, marraine, ne perdez ni votre temps ni votre peine à me bien élever. Quand on est aussi riche que moi, tout est permis, tout est possible. L'argent tient lieu de tout et vous procure tout.

— Pas l'estime des gens sérieux et sages.

— Je m'en moque, dit Luce, je puis m'en passer !

— Pas l'affection, reprit M^{lle} Philomène sur un ton bas et contenu, pas l'amour !...

— L'amour ! — Luce éclata de rire — L'amour ! oh ! romanesque marraine ! l'amour n'est pas nécessaire au bonheur de la vie. Moi, je n'en veux pas. C'est-à-dire je veux bien qu'on m'aime, je ne veux aimer personne.

— L'amour n'est si beau que parce qu'il est involontaire, fit, avec un peu de tristesse émue, la vieille fille.

— Eh bien, dit Luce, admettant même que, comme le dit votre auteur, — car c'est une citation, n'est-ce pas ? — l'amour soit involontaire et que, par impossible, je m'éprenne un jour ou l'autre de quelque beau garçon, eh bien ! je lui demanderai de m'épouser, s'il ne pense pas à le faire, et vous verrez que, quel qu'il soit, il ne se laissera pas prier longtemps !

— Qui sait ? dit M^{lle} Philomène, incrédule.

— Moi ! répondit la jeune fille avec assurance. On ne résiste pas à cinq millions présentés, fit-elle

en son audacieuse vanité, se levant et cambrant devant M^{lle} de Sainte-Perelle sa taille souple, d'une façon qui n'est pas trop désagréable, convenons-en entre nous ?

— J'en conviens volontiers, fit M^{lle} Philomène en riant. Oh ! Luce ! Luce ! ajouta-t-elle d'un ton de regret, si tu voulais, tu serais si charmante !...

— Ne parlons plus de cela, fit la jeune fille gaiement, je suis comme « le patron », une utilitaire, aussi, je néglige les choses vaines. Et puis-que nous parlons des qualités à acquérir, savez-vous une idée qui me trotte en tête depuis le matin : j'ai envie de monter à cheval !

VI

Dès que les affaires de M. Rambert, simplifiées par le retour et le concours de Germain Danglefer, lui ont donné quelques loisirs, il en a profité pour conduire sa fille dans les châteaux avoisinant Braulx et chez quelques familles de Lille avec lesquelles il est en relations. Le faisant, il n'a pas obéi à ses préférences. Il n'est mondain ni par goût ni par tempérament, mais il l'est par position. Cette position, à laquelle il a fait, pour la créer et la soutenir, tant de sacrifices de tout ordre, exigeait qu'il eût des relations. Il en a donc entretenues de nombreuses et de brillantes, autant, du moins, que le lui a permis sa situation : l'élément féminin étant forcément exclu de ses réceptions, dont nulle femme ne pouvait l'aider à faire les honneurs. Maintenant qu'il devait en être autrement, avant d'opérer ce changement dans le cadre de sa vie, il était convenable que l'on connût sa fille. Il ne l'était pas moins qu'elle-même eût quelques amies, quelques distractions ; enfin, le baron, en homme pratique qu'il ne cessait d'être, trouvait aussi nécessaire, urgent même, de présenter Luce dans le monde, en vue de son mariage. Il le souhaitait aussi prochain que possible, effrayé, malgré le concours de M^{lle} Philomène, de la responsabilité qu'entraînaient la garde et la conduite de cette terrible et indépendante fille.

Elle, était ravie des démarches de son père. C'était le commencement de l'existence qu'elle entendait mener. Vie frivole de dissipation, de plaisirs ; vie de fête, d'adulations, de succès, où elle exercerait la royauté triple de sa fortune, de sa jeunesse et de sa beauté, les trois puissances, disait-elle, qui priment toutes les autres.

Pour les visites, elle sortit de leurs cartons ses toilettes les plus brillantes, elle fut follement élégante et si délicieusement jolie, malgré les excentricités de sa mise, que son père s'en montra fier.

L'orgueil paternel de M. Rambert s'en rapportait pour cela à la première impression causée par l'indéniable beauté de Luce, à « l'effet » surtout qu'elle faisait. S'il eut su le jugement, qu'après

une connaissance un peu plus approfondie, on portait sur elle, il n'eut pas été aussi satisfait. Bien des petits jeunes gens en quête d'une dot, d'autres encore subjugués par ses charmes, l'auraient voulue pour femme. Comme elle l'avait prévu, il était des mères ambitieuses, surtout d'argent, qui la souhaitaient pour leurs fils ; mais bien d'autres, sages, prudentes, sérieuses, n'en eussent pas voulu. Il y avait d'autres mères de famille encore qui la jalouaient, la comparant à leurs filles ; mais certaines, au contraire, n'eussent voulu à aucun prix que leurs enfants lui ressemblassent. Il y eut des jeunes femmes légères, des jeunes filles lancées qui s'engouèrent d'elle, et un noyau de personnes toutes différentes, qui, mises en défiance par son genre, s'en tinrent résolument à distance. La vérité force à dire que ces abstentions furent la minorité. On critiqua bien Luce, on blâma ses libertés de langage, son aplomb excessif, le goût extravagant de sa mise, on lui rendit pourtant ses visites. Non seulement à cause de son père, dont la haute situation s'imposait, mais parce que, dans la pénurie relative des relations de la campagne et même de la province, ceux qui aiment le monde sont toujours heureux de voir s'ouvrir une maison hospitalière et fastueuse.

Luce avait pris un jour de réception et, le lundi, les visiteurs affluaient au château de Braulx. Elle les accueillait avec grâce, aidée par le tact délicat de M^{lle} de Sainte-Perelle à ce que chacun remportât de chez elle un agréable souvenir. Entre ces dates hebdomadaires, Luce, en compagnie de sa marraine, à défaut de son père, trop occupé pour la suivre quotidiennement, faisait de nouvelles visites, attirait des jeunes filles, des jeunes femmes, à des parties de tennis, de croquet, de musique, prétexte de réunions. Elles amenaient leurs frères, leurs cousins, leurs amis, et l'on menait à Braulx très joyeuse vie.

Luce demandait souvent à son père de lui prêter Aymeric pour s'occuper de ces messieurs. Le baron, lorsqu'il n'avait pas besoin de lui, l'envoyait volontiers au salon, où le jeune homme venait plus volontiers encore. Outre que les plaisirs mondains l'attiraient particulièrement, Luce exerçait sur lui une véritable attraction. Il la discutait encore, ne voulant, dans le secret de son cœur, ni y consentir, ni l'appeler par son nom, mais il la subissait sans révolte et y cédait sans cesse.

Luce le traitait un peu comme sa chose, comme s'il était à son service, ce qui, trop accentué, le blessait parfois, mais elle lui témoignait aussi une familiarité de parente, d'amie d'enfance, de camarade, dont elle autorisait la réciprocité, et qui le charmait.

Elle lui dit un jour :

— Vos Mademoiselle par ci, Mademoiselle par là, m'ennuient ; nous sommes parents, appelez-moi ma cousine.

— Cela m'est difficile, nommant votre père : Monsieur.

— Alors, dites : Luce, c'est plus simple ; quand j'étais petite, vous faisiez ainsi.

— Mais vous n'êtes plus petite, et si M. Rambert n'était pas content ?

— Nous le consulterons.

Et la première fois qu'ils se trouvèrent tous réunis, Luce dit à brûle-pourpoint à son père.

— Permettez-vous à Aymeric de m'appeler Luce, comme autrefois ?

— Du moment où tu le nommes Aymeric, cela me semble indiqué.

— Voyez-vous, fit à Aymeric Luce triomphante.

— Il ne voulait pas ? interrogea le baron.

— Je n'osais, patron.

M. Rambert lui frappa sur l'épaule en riant.

— Cela ne te ressemble guère ! Il eut peut-être été plus correct que vous en restassiez au « Monsieur, Mademoiselle », mais je n'obtiendrai jamais cela de mon garçon manqué. Et il ne faudrait pas non plus que tu accentues par une déférence hors de propos le ridicule des airs de « patronne » que cette petite fille se donne parfois envers toi, son aîné de dix ans.

Avec Germain Danglefer, Luce n'était pas en confiance, en coquetterie comme avec Aymeric, mais elle en était occupée, son indifférence la piquait au jeu. Par moments, elle se promettait d'en triompher ; en d'autres, elle se fâchait de tout ce qu'elle sentait en ce jeune homme de sérieux, sage et doux, opposé à son empire et à sa séduction. Alors elle se montrait fort désagréable pour lui, après l'avoir comblé des avances les plus provocantes. Dans le premier cas, son père la grondait ; dans le second, il haussait seulement les épaules, traitant d'enfantillage ses façons d'enjôleuse ; mais alors c'était M^{lle} Philomène qui le morigénait, ce qui faisait dire à Luce en riant :

— Danglefer, c'est ma bête noire. « J'écope » toujours à cause de lui. Quand je lui fais des frais, j'ai marraine sur le dos, quand je ne lui en fais pas, j'ai papa.

— Vous n'avez qu'à ne pas vous occuper de lui, répondit Aymeric, ce sera le plus simple.

— On dirait que vous en êtes jaloux ?

— Vous savez bien, répondit le jeune homme que je n'ai le droit de l'être de personne, pas même d'un subalterne comme moi.

— Allons, bon ! répliquait l'incorrigible enfant, voilà Aymeric qui fait son petit « Ruy Blas ».

— Merci bien ! dit Aymeric, pique.

— Calmez-vous ! vous n'avez ni l'habit ni l'âme d'un valet, êtes-vous content ?

— On le serait à moins.

Ces escarmouches, souvent moins dures, remplassaient leurs entretiens. Elles amusaient extrêmement Luce, qui eut voulu y habituer Germain. Mais, avec lui, comme elle le disait, cela ne « pre-

nait » pas. Il restait poli, déferent même, et inattentif. Quand elle le plaisantait, il lui répondait avec une extrême réserve et un respect qui lui paraissait affecté et l'agaçait. Un jour que, par hasard, ils se trouvaient seuls, qu'elle l'avait encore taquiné, et qu'il s'était à peine défendu, elle lui dit :

— Vous savez, vous pouvez me répondre, je sens parfaitement que c'est volontairement que vous ne le faites pas, et non parce que vous êtes à court d'arguments. Vous me ménagez comme on ménage les faibles, cela n'est pas flatteur !...

— Je ne vous ménage pas, Mademoiselle, répondit Germain, car je n'aurais aucune raison de le faire, je ne vous crois pas faible, mais très forte, même, trop forte pour moi.

— Bien, riposta-t-elle, un bon point, vous commencez à vous moquer de moi.

— Mademoiselle, j'en oserais ?

— Pourquoi ?

— Vous êtes bien bonne de l'oublier, Mademoiselle, mais il ne m'est pas permis d'en faire autant.

— Même si je vous en priais ?

— Surtout si vous m'en priez.

— Pourquoi ?

— Parce que mon devoir serait de résister à la tentation, et de ne pas abuser de votre indulgence.

— Ah ! répliqua Luce impatientée, j'en ai assez de vos grands mots et de vos phrases entortillées. Traitez-moi donc en camarade comme Aymeric le fait.

— M. de Penmarc'h est un peu votre parent, remarqua Germain en souriant.

— Il est surtout très simple, très bon garçon, pas du tout poseur, dit Luce fâchée, et vous gagneriez énormément à suivre son exemple.

Et sur cette impertinence, elle tourna les talons.

Malgré tout cela, Germain lui plaisait. Elle ne le voyait guère, mais, lorsqu'à table, il causait avec son père, il l'intéressait...

Elle ne songeait plus à rire de ses vêtements mal coupés.

Un jour elle dit à Aymeric :

— N'ai-je pas plaisanté une fois avec vous du nez de Danglefer ? J'étais folle ! C'est un des plus jolis hommes que j'ai vus de ma vie, il a des yeux de rêve !...

— Bon ! fit Aymeric, il va vous tourner la tête, à présent ! Il ne manquerait plus que cela !..

— Vous êtes sot ! répondit Luce.

Mais elle devint très rouge.

VII

L'hiver était venu et l'installation à Paris prochaine. M. Rambert y arrivait toujours pour la

Noël et y restait jusqu'à Pâques, avec de fréquentes allées et venues de Paris à Braulx comme il en faisait, l'été, de Braulx à Paris. Mais, avant de quitter la campagne, le baron comptait y donner une grande fête à l'occasion de ce qui était, en quelque sorte, ses noces d'argent avec l'importante usine qu'il dirigeait. Il y avait vingt-cinq ans que la mort de son père, l'ayant laissé livré à ses seules forces, il avait pris en main cette lourde affaire, en assumant toute la charge, comme toute la responsabilité. Il l'avait, depuis, considérablement améliorée et augmentée et, privilège assez rare, il avait conservé auprès de lui, à travers tant d'années, quelques ouvriers de la première heure. A ceux-là, les fidèles, à d'autres, non moins dévoués, à tous, il avait dit : « Nous fêterons ensemble, mes amis, les vingt-cinq ans de notre vie commune ».

Le moment était venu de réaliser cette promesse, car l'anniversaire avait eu lieu dans le courant de l'année, mais une date précise ne disant rien de spécial à tous ces braves gens, M. Rambert avait choisi d'avance, pour cette solennité, celle du quantième de sa naissance et c'était au 17 décembre qu'il avait fixé la fête.

Il n'en parla à Luce que lorsque tout fut prévu, combiné, arrêté. Il était habitué à agir seul, sans aide et sans conseil. La jeune fille marqua d'abord peu d'enthousiasme, cette réjouissance populaire ne lui disait rien; mais son père, sans s'occuper de son indifférence, ajouta :

— Après l'emploi de la matinée et de l'après-midi, que je viens t'énumérer en détail : députation des ouvriers, remises des gratifications, banquet, il y a celui de la soirée. Pour l'usine, ce sera un bal et un feu d'artifice. Au château, un dîner, où je réunirai tous mes employés et leurs familles.

— Tous vos employés ? Eh bien ! nous allons en voir, des têtes, fit Luce.

— Vous verrez des têtes d'honnêtes gens, mademoiselle, fit le baron sévère, de travailleurs qui m'ont aidé à gagner la fortune que vous dépensez si allègrement et qui sont aussi dignes de l'honneur que je leur ferai en les appelant à ma table, qu'estimables par ailleurs. Aussi je compte, j'entends même, vous voir leur montrer un aimable visage et, pour une fois que je vous confie, malgré vos sottises et vos inconséquences, le soin de m'aider à faire les honneurs de ma maison, j'aime à penser que je n'aurai pas à m'en repentir.

— Vous n'aurez qu'à vous en louer, fit Luce voulant plaisanter, mais visiblement impressionnée par l'autorité et le sérieux de son père, je vais être tout miel, tout sucre pour ces bonnes gens, les combler de prévenances et d'attentions...

— Et les embarrasser en dépassant la mesure, dans une ironie qu'ils ne manqueront pas d'apprécier, fit le baron impitoyable. Heureusement, Philomène sera là pour remettre les choses au point, et je vous ordonne d'écouter et de suivre ses conseils, vous m'entendez ?...

Puis, sans attendre la réponse de sa fille, ni ses protestations, M. Rambert continua :

— Après dîner, on dansera.

— On dansera, fit Luce ravie, il y aura tant de monde que cela !

— Deux cents couverts, environ.

— Et je valserai avec les contre-maitres, je « berlinerai » avec les comptables, ce sera délicieux.

— Vous danserez avec ceux qui vous feront l'honneur de vous inviter et ce ne seront point des ouvriers, veuillez le croire. Mes commis de Paris viendront, mes correspondants, mes représentants.

— Tout le « gratin » quoi ? fit l'incorrigible Luce. Mais ce sera charmant, et je vais beaucoup m'amuser.

— Vous tâcherez d'amuser vos hôtes et que ce ne soit pas à vos dépens, comme cela pourrait bien arriver, répliqua le baron qui n'était décidément pas en veine de tendresse ni d'indulgence.

L'entretien en resta là.

Le grand jour arrivé, on se réunit comme de coutume pour le déjeuner, mais il fut un peu avancé, car c'était à son issue que les ouvriers devaient venir présenter au patron leurs bouquets et leurs vœux... M. Rambert était habillé et nerveux, un peu, se défendant mal contre l'émotion que lui causait, d'avance, la manifestation qui se préparait. Cet homme de travail aimait les travailleurs, traitait ses ouvriers avec une grande justice, s'intéressait vivement à eux, à leurs besoins, à leur famille, et tout ce qui tenait à ce milieu de labeur, où s'était écoulée la meilleure partie de sa vie, le touchait plus que tout autre chose.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





REVUE MUSICALE

A l'Opéra-Comique : *Falstaff*, Nikisch. — Concert de M. Emil Sjögren. — A l'Opéra, représentation au bénéfice de M^{me} Marie Laurent : *Les Maîtres chanteurs*. — Au Trocadéro : Festival Hoche. — Festival Massenet-Lamartine.



Si les mânes de Verdi sont mal satisfaites de la France, c'est qu'elles seront, en vérité, bien difficiles. Je cherche en vain à quel musicien de chez nous furent consacrés tant de los et d'apothéoses.

Je vous ai entretenues de quelques-unes des manifestations sympathiques inspirées par la mort du maestro. Le défaut de place m'a forcée à en omettre d'autres ; le festival de la Sorbonne, par exemple, où les hommages officiels s'unirent aux enthousiasmes artistiques. Des vers de Clovis Hugues célébrèrent alors le compositeur défunt. L'Opéra-Comique ayant repris *Falstaff* — toujours en l'honneur de Verdi — l'exquis poète Edmond Haraucourt est l'auteur du compliment de circonstance, que M^{me} Segond-Weber déclame avec sa flamme coutumière devant le buste du maître entouré des artistes de l'Opéra-Comique dans les costumes d'Aïda, du Trouvère, de la Traviata... et chaque soir de *Falstaff* il y a réédition de l'hommage avec buste, poème et artistes groupés. *Falstaff* n'étant pas une nouveauté je n'ai pas à vous en entretenir longuement, chères lectrices. Cette reprise me confirme dans mes impressions premières, l'œuvre est parfaite d'entrain, de gaieté, de savoir-faire : le sentiment et l'émotion y font absolument défaut. Je ne sais si le rire de Shakespeare était aussi léger, aussi opéra-buffa ; un peu de brume mélancolique devait en estomper les plaisanteries. Il est difficile à deux hommes de races aussi diverses de se comprendre tout à fait. Mais si le Falstaff de Verdi n'est pas absolument le Falstaff de Shakespeare, il est délicieux et dénote vraiment une vigueur et un génie d'assimilation rares chez l'homme déjà âgé qui l'écrivit en rompant complètement avec ses procédés de jadis. Maurel a retrouvé un de ses meilleurs rôles et M^{lle} Delna, comme autrefois, ferait l'admiration de Verdi par sa belle voix ample et sonore.

Je ne vois pas d'inconvénients à ce que soient prônés chez nous les génies (ni même les talents) étrangers. Continuons à être le peuple le plus aimable de la terre et faisons bon accueil à autrui

quand il se dérange pour nous apporter des œuvres nouvelles ou des conceptions différentes d'œuvres connues. On a fait fête, au Cirque d'Hiver, à l'orchestre de la Société philharmonique de Berlin et à son remarquable chef Nikisch, digne successeur de Hans de Bülow. Cet orchestre est merveilleux (nous avons l'équivalent chez nous) et nous avons été plus à même de juger l'excellence de son directeur qui avait, sur les autres kapellmeister ouïs à Paris, l'immense avantage de conduire des artistes habitués à sa manière. Il s'est surtout montré supérieur dans sa façon d'interpréter Schubert, Weber et Richard Strauss (dans *Mort et Transfiguration*), et *Till Eulenspiegel* (déjà joués chez Colonne) ainsi que Wagner, bien entendu. Pour Beethoven... le mieux est l'ennemi du bien. A force de mettre trop d'intentions de vouloir faire ressortir chaque détail, Nikisch perd quelque peu de vue l'idée maîtresse, l'unité essentielle de chaque symphonie. Si j'insiste sur ces remarques un peu techniques, chères lectrices, c'est qu'il y a là des observations dont vous pourrez faire votre profit personnel. Quelle que soit l'importance de l'œuvre que vous interpréterez, tout en soignant méticuleusement les détails, ne les laissez jamais prédominer sur l'inspiration générale du compositeur, la pensée directrice qui est comme l'armature de son travail. Si l'ouvrage n'a point cette pensée directrice, si elle ne vaut justement que par les détails jolis ou curieux, elle n'est pas loin de ne rien valoir du tout, c'est une amusette dont vous serez rapidement fatiguées et qui, avant longtemps, semblera prodigieusement démodée.

Puisque l'étranger nous occupe, notons en passant un intéressant concert donné à la Salle Pleyel par M. Emil Sjögren, compositeur danois, qui a eu la bonne fortune d'avoir ses œuvres supérieurement interprétées. MM. L. Wurmer et Jacques Thibaud (le frère du remarquable pianiste Francis Thibaud) jouèrent parfaitement deux sonates de M. Sjögren, ainsi qu'une *Fantasiestück* pour piano et violon, et plusieurs chansons furent très bien dites en danois et en norvégien (mais une traduction était heureusement jointe au programme) par une compatriote de l'auteur, M^{lle} Tecla Rennie.

Et maintenant revenons à la France, à la belle exécution du *Judas Macchabée*, de Hændel, donnée à la Renaissance par la Société des concerts

de chant classique, sous la direction de M. Jules Danbé. Grand succès pour une œuvre qui n'avait pas été entendue depuis 1874, ainsi que pour ses interprètes, M^{lles} de la Rouvière et Joly de la Mare, MM. Cazeneuve et Gebelin.

L'Opéra a prêté sa salle à une solennité qui a rencontré chez les meilleurs artistes un concours enthousiaste : la représentation donnée le 5 juin au bénéfice de M^{me} Marie Laurent, la grande tragédienne jointe à l'admirable femme de bien, à qui l'Orphelinat des Arts doit sa fondation et sa fortune. Un des « clous » de cette représentation a tenu ce qu'il promettait : M^{me} Adelina Patti a bien voulu redevenir Juliette, avec M. Alvarez comme Roméo. Un second « clou » a fait défaut. M. Tamagno qui devait venir chanter le second acte de l'*Othello* de Verdi, n'a pu quitter l'Italie par la faute d'une entorse malencontreuse. Certains journaux ont mis en doute la gravité du mal... Nous ne voulons point partager ce scepticisme, mais nous regrettons vivement pour le grand ténor qu'il ait été retenu au delà des Alpes — son absence n'a nui en aucune façon à cette superbe représentation.

Ne laissons pas l'Opéra sans signaler une bonne reprise des *Maîtres Chanteurs* (R. Wagner) avec M^{lle} Hatto.

L'excès de chaleur, entre autres inconvénients, a celui de rouvrir les portes de la salle du Trocadéro. Cet énorme amphithéâtre (que la terre soit légère à l'architecte qui l'a commis), a le bon côté de contenir un grand nombre de spectateurs, mais elle a le grave défaut d'avoir une acoustique abominable. Tantôt le son se perd absolument, tantôt il est répété par un écho facétieux. On entend trouble comme on voit trouble dans les biseaux d'une glace. Par bonheur, ces particularités sont connues des artistes qui savent à peu près où se poser pour les rendre moins préjudiciables. Ils arrivent ainsi à ne pas perdre absolument les trois-quarts de leurs effets.

Pauvre salle, sans ces points fâcheux, elle serait si commode, et elle rendrait tant de services, car on y donne nombre d'œuvres intéressantes.

Il est juste d'ajouter que quand elle est pleine, ses vices s'atténuent, or, il y a souvent foule dans

son enceinte. Le festival Hoche y a attiré les cœurs que font vibrer le souvenir de nos gloires militaires. *Le Chant du Départ* (musique de Méhul), exécuté avec l'originale mise en scène inaugurée l'an dernier — la musique de la garde républicaine jouant en sourdine, tandis que les artistes de la Comédie-Française déclament les nobles strophes — s'est complété du *Chant du Retour*, de Joseph Chénier également, qui n'avait pas été exécuté depuis... 1797.

Au Trocadéro encore, les Concerts Modernes attirent beaucoup de monde. Chacun d'eux est dédié à un poète ou à un musicien, et de très bons artistes viennent à la file déclamer les vers de l'un et chanter les mélodies de l'autre. J'ai assisté entre autres à une matinée consacrée à Massenet et à Lamartine, en cherchant vainement quels liens pouvaient rapprocher ces deux noms, de même que ceux de Saint-Saëns et d'Edmond Rostand, le nouvel académicien. Je me vois forcée d'avouer mon incompetence. Lamartine fut en somme un classique, et Massenet demeure un indépendant ; le hasard seul semble avoir présidé à leur réunion. A moins que... voici une hypothèse, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Le luth du poète et la viole du musicien ont célébré, de manière différente, les mêmes idéals : le sentiment religieux et l'admiration de l'éternel féminin. En ce programme qui nous occupe, Massenet opposait *Marie-Magdeleine* et *Le Souvenir-Vous* à *La Prière*, *Au Crucifix*, *Au Soir*, de Lamartine. Et, *Le Lac*, *A Elle*, *Le Premier Amour*, avoisinaient *Hérodiade*, *Manon*, *Thaïs*, *Esclarmonde*, etc. (Presque tous les opéras de M. Massenet figuraient à cette matinée). Et, pour continuer ce rapprochement hasardeux, il me semble que Lamartine savait mieux parler à Dieu, mais que les héroïnes du musicien sont plus captivantes que celles du poète. Les chanteurs, empruntés à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, ont été parfaits. Cheslo avait apporté le concours de son merveilleux archet, dans *La Romance*, de Svendsen, *La Méditation*, de Thaïs, et *Le Rondo-Capriccioso*, de Saint-Saëns, où il peut déployer son étonnante virtuosité.

LOUISE DE CLAVES.

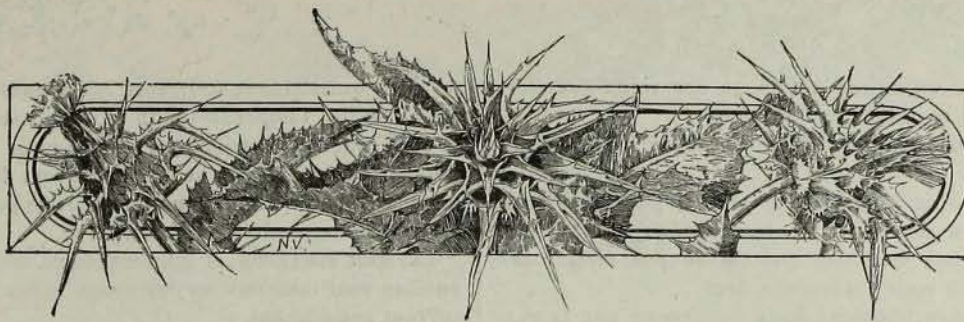
Pensées et Maximes

A mesure qu'on vieillit, on sent que le temps perdu pour le cœur est plus à regretter encore que le temps perdu pour l'intelligence.

Rio.

Il n'y a pas de petits dangers ; c'est l'imprévoyance qui nous perd et la vigilance qui nous garde.

M^{me} SWETCHINE.



CAUSERIE DE QUINZAINÉ



L'EXPOSITION d'Horticulture, chères lectrices, nous a fait commencer le mois dans un véritable enchantement des yeux ; chaque année ajoute à son éclat, les rhododendrons deviennent de véritables arbres, et les orchidées se prêtent de plus en plus à d'étranges fantaisies ; exemple : une sorte de conque en velours vert, autour de laquelle semble s'enrouler un serpent de corail rouge. On offrait cette année, pour la première fois, au public, des échantillons de plantes coloniales ; ici, le fameux thé de Ceylan ; là, le caféier ; un peu plus loin, le coca Mariani et l'acacia exotique. Le feuillage de celui-ci rappelle le mimosa et la fleur sert à la parfumerie ; quant à l'arbre à thé, sa feuille ressemble à celle du camélia, plus souple et plus dentelée ; on n'emploie pour les infusions que les petites pousses du bout des branches ; c'est ce thé-là qu'on appelle thé vert, il faut le macérer pour qu'il devienne du thé noir, ce qui explique que les propriétés de celui-ci soient atténuées. Le caféier a le même genre de végétation, la graine qui devient notre café est contenue en grains doubles dans une enveloppe qui rappelle d'abord nos pommes d'amour ; lorsque le grain est mûr, l'enveloppe brunit.

Les gerbes composées par des amateurs ornaient l'entrée de l'Exposition, il y en avait de vraiment charmantes, les décorations de table avaient grand succès près des maîtresses de maison, frappées par le joli effet produit par les asparagus — sorte de feuillage d'asperges — recouvrant le milieu de la table avec des roses et des orchidées semées de distance en distance. Le long du mur,

des guirlandes de feuillage, qu'un lys semblait attacher au plafond, représentaient l'art nouveau.

L'Exposition d'Horticulture commençait comme finissait l'Exposition canine, toutes deux avaient leur salon de peinture ; les chiens et les fleurs ont leurs peintres fidèles, tous avaient profité de ce rendez-vous ; la musique avait aussi ses heures, sonneries de trompes et de cors sur la terrasse du bord de l'eau, musique militaire près de l'Orangerie.

A propos de musique, savez-vous, chères amies, le rôle consolant qu'elle va prendre dans le soulagement des misères humaines ? Toutes, nous avons frémi à la pensée de nous faire arracher une dent ; ces temps d'épreuve sont finis, l'anesthésie musicale va faire de cette pénible opération une véritable partie de plaisir. Voici comment la chose fut trouvée : un praticien qui obtenait par le protoxyde d'azote le court sommeil nécessaire pour l'enlèvement des molaires les plus rétives, s'aperçut qu'il y avait corrélation entre le rêve du patient et les derniers bruits perçus au moment où le sommeil s'emparait de lui ; une dame endormie, lorsque passait bruyamment un automobile, poussa des cris et raconta au réveil qu'elle avait été renversée par le véhicule ; une autre crut être tombée du cheval qui piaffait dans la cour lorsqu'on l'anesthésiait.

Si ces bruits désagréables avaient influencé les patients, il était supposable que des sons harmonieux agiraient en sens contraire. Le praticien imagina donc, au moment où ses clients commençaient à respirer le protoxyde d'azote, de leur appliquer aux oreilles les deux récepteurs d'un phonographe répétant des airs gais, particulièrement des airs de danse ; non seulement le sommeil ne fut plus troublé, mais, au réveil, les jeunes filles se plaignirent d'avoir été arrachées à une valse entraînante, les femmes mûres regrettèrent un concert interrompu, toutes s'étonnèrent que l'opération fut terminée. Le savant qui conte cette véridique histoire ne nous dit pas s'il y a des

marches militaires à l'usage des vieux guerriers dont on remplace les molaires.

— Mais, madame, ceux-là ne se font pas endormir.

— Soit, je veux bien le croire, pourtant il est peut-être plus facile de marcher au combat à la tête de ses hommes que de ne pas dire : ouf ! quand on vous enlève une dent.

Cet adoucissement de la souffrance par la musique prend ainsi une application nouvelle, mais elle remonte à la plus vieille antiquité. L'histoire nous dit que le roi Saül l'avait déjà expérimentée ; de tous temps, les agités ont été calmés par des sons mélodieux ; de nos jours, le grand musicien Chopin voulut s'endormir de l'éternel sommeil pendant que la princesse P., une de ses élèves, lui jouait ses mélodies préférées ; voyons, cherchez, chacune de vous n'a-t-elle pas un jour, en une heure bienheureuse, entendu tel cantique qu'elle désirerait percevoir comme dernier bruit de la terre ?

* *

Je voudrais vous dire quelques mots du Congrès d'Économie sociale qui a eu lieu au commencement de ce mois... Qu'est-ce que j'entends ?

— Non, c'est vraiment trop assommant !

Et je vois une gentille petite blonde aux yeux bleus, qui jette de côté son Journal, son cher Journal !

— Voyons, chère enfant, faites-moi crédit de quelques lignes. *Économie sociale* vous effraie, mais sachez que cette année on ne s'est occupé que de la femme et de la jeune fille, cela vous regarde donc beaucoup ; il y a certainement eu des discours très sérieux, mais je ne vous en dirai rien. Vous auriez été amusée par celui de M. Etcheverry, coup de griffe sous un gant de velours. Il nous a reproché de ne savoir plus garder le logis, de traverser la France avec la même facilité que nos aïeules allaient de l'armoire à linge à celle des confitures, et d'aimer surtout, dans les sports nouveaux, l'occasion de nombreux costumes et de perpétuelles sorties. Comme tout Congrès qui se respecte, celui-ci ne s'est pas borné à délibérer, il s'est promené à la recherche de *leçons de choses*. Sa première excursion a été à Villepinte ; c'est là que dans une belle campagne, au milieu d'un grand parc, les religieuses de Marie Auxiliatrice livrent un vaillant combat à la terrible phtisie qui s'abat sur tant de jeunes ouvrières parisiennes, et les douces infirmières l'emportent souvent dans cette lutte difficile. Malgré la paix et la confiance

en Dieu qui rendent souriants les jeunes visages des malades, l'impression de la jeunesse alliée à la souffrance est attristante ; aussi, pour la dissiper, le lendemain, on se dirigeait vers le patronage de Jeanne d'Arc, dans un quartier populaire, à une des extrémités de Paris.

Là, tout était joie et contentement, trois cents enfants sont inscrites au patronage, deux cents le suivent assidûment.

Ce patronage de Jeanne d'Arc a été fondé par de vaillantes chrétiennes trouvant, comme leur patronne, qu'il y a toujours « grande pitié au royaume de France » et qu'il est nécessaire d'unir tous les efforts pour y remédier. Dans ce but, le dimanche et le jeudi, elles quittent leurs riches quartiers pour venir aux jeunes filles du peuple, élevées dans les écoles communales ; avant toutes choses, elles leur parlent de Dieu et de leurs devoirs, puis elles font elles-mêmes des conférences très goûtées sur des sujets pratiques d'hygiène, de soins à donner aux malades, aux enfants ; elles leur donnent des notions de ménage qu'une heureuse innovation leur permettra d'appliquer : le dimanche matin, pendant plusieurs semaines, une cuisinière les emmènera à tour de rôle, une dizaine à la fois, au marché, leur indiquera le prix des denrées et leur apprendra à les employer comme il convient dans des ménages ouvriers. Je gage que les cuisinières improvisées savoureront leur œuvre.

De temps en temps, en certains jours de fête, de grands breaks conduisent tout le patronage à la campagne ; parfois, les patronnées invitent leurs parents à une petite représentation théâtrale. Une grande confiance lie les protégées aux protectrices et celles-ci rapportent des preuves touchantes de l'affection des enfants auxquelles elles se dévouent.

Des écoles professionnelles de jeunes filles ont aussi été visitées par le Congrès ; la perfection donnée à la broderie nous a surtout frappés, on exécute de vrais chefs-d'œuvre sur des modèles ombrés, faits d'après nature par l'élève qui doit ensuite chercher ses couleurs dans l'écheveau, comme le peintre sur sa palette ; ce métier est charmeur pour les natures artistiques et le temps passe vite à faire éclore sous l'aiguille la gerbe contemplée.

J'aurais encore beaucoup à vous dire, chères amies, mais toutes, parmi vous, ne s'intéressent pas à ces sujets sérieux et j'ai peur d'exaspérer tout à fait la petite blonde aux yeux bleus...

EDMÉE.